

DE ROUBAIX-TOURCOING

Une réponse de M. Loucheur

C'est le Trésor Français qui doit rembourser les sinistrés

Paris, 26 juin. — M. Loucheur, ministre a adressé la réponse suivante à une question qui était posée par M. Marcel Brialart, président de la Fédération des maires du Nord-Est :

« Vous avez bien voulu m'écrire, le 4 juin, au nom de la Fédération des maires du Nord-Est, me demandant quelle part sera faite aux sinistrés des régions dévastées sur le versement d'un milliard de marks-or qui vient de faire l'Allemagne. Tout en vous signalant que la répartition de cette somme n'est pas encore faite par la commission des réparations et qu'elle est d'ailleurs grevée d'un droit de priorité reconnu par le traité en faveur de la Belgique... »

« Je me permets de vous rendre attentif au fait que la créance de sinistrés existe à l'égard de l'Etat français. C'est le Trésor français qui, vis-à-vis des sinistrés, a pris la charge en paiement des sommes prévues par la loi. La trésorerie de l'Etat va être alimentée par les versements de l'Allemagne, mais la loi du 17 avril 1919 ayant posé le principe que le rappel ci-dessus, il me paraît de l'intérêt des sinistrés de s'y tenir ».

Le Général Gouraud l'a échappé belle

AU COURS DE L'ATTENTAT INDIGÈNE A ÊTE BLESSE A SES COTES ET UN OFFICIER INTERPRÈTE A ÊTE TUÉ

Damas, 26 juin. — Au cours de l'attentat contre le général Gouraud, l'officier interprète Brunet a été tué par un des projectiles tirés de la ville.

Les postiques de l'officier interprète ont été célébrés avec solennité au milieu d'une émue affluence dont l'élément musulman formait la grande majorité.

Toutes les notabilités civiles et religieuses ont tenu à assister à la cérémonie et le président de la municipalité de Damas a, au nom de la ville, exprimé au général Gouraud, à l'armée du Levant et à la veuve de l'officier interprète, la douleur de la population et sa réprobation formelle de l'attentat.

Dans la voiture du général Gouraud se trouvait un officier d'ordonnance — le commandant Catroux — qui n'a pas été atteint et un haut dignitaire indigène Hakkî bey el Azma, qui a reçu trois blessures.

Un avion militaire a brûlé en atterrissant

LE PILOTE ET SA FEMME SONT MORTS DEUX MÉCANICIENS SONT BLESSES

Bessono, 26 juin. — Hier à 15 h., un avion militaire du centre d'aviation fut piloté par le sergent Mathis, sa femme et les mécaniciens Mignery et Houven, qui évoluait au-dessus d'Andinnet. Le sergent Mathis et sa femme sont morts les mécaniciens ont été grièvement blessés.

Les Sénateurs dépannés

ILS SONT RETENUS A BON PORT

Le Bourgel, 26 juin. — La Commission sénatoriale par la voie de Valenciennes, a été dépannée par le retour est arrivé ce matin au Bourgel, à 9 h. 35. A bord du Goliah se trouvaient MM. Destourmelles de Constant, Aubert, Brard, Ernand, Garnier, Honoré, Beaumont ainsi que le secrétaire-général de la Commission d'Aviation, M. Daulour.

Un tailleur de pierres fit une fameuse opération

LA DISTRACTION D'UNE EMPLOYEE D'ARMENTIERES LUI RAPPORTA 9.000 FRANCS, MAIS... LE CONDUISIT EN PRISON.

— Pourriez-vous me changer mille francs, mademoiselle ? — Parfaitement, monsieur. Et immédiatement, le solliciteur, un homme de mise correcte, au visage rassurant, blond, aux yeux bleus, apportait la liasse que l'employée lui avait remise en échange de son billet de mille francs.

Sa précipitation à sortir du bureau — ceci se passait à la poste d'Armentières — laissa révéler, pas longtemps, à la demoiselle, quelques secondes s'éclaircissant. — Stupéur, elle avait remis à l'individu dix paquets contenant chacun dix coupures de cent francs, au lieu de dix billets de cent francs.

Elle comprit alors pourquoi ce dernier avait épuisé les billets remis sans vérification préalable et pourquoi il s'était aussi rapidement éclipsé.

Du receveur, la méseventure fut contée au commissaire de police. L'enquête ne tarda pas à donner un résultat satisfaisant. En effet, une ingénieuse filature permit aux policiers de venir commettre une indiscretion chez un nommé Pierre T..., 50 ans, tailleur de pierres à Lille. C'était notre homme.

On perquisitionna chez lui et on trouva, soigneusement dissimulés au fond de sa malle, les dix liasses de mille francs. Le quidam prétendit qu'il n'en pouvait si la demoiselle de la poste s'était trompée en faisant l'échange de sa monnaie; mais il était prouvé qu'il avait commis un acte malhonnête, quand on apprit qu'il s'était assuré de la belle opération qu'il venait de faire en comptant ses billets dans un estaminet proche de la poste.

T... est maintenant en état d'arrestation.

La guerre d'Irlande

M. LLOYD GEORGE A INVITE MM. DE VALERA ET SIR JAMES CRAIG A CONFÉREZ AVEC LUI

Londres, 26 juin. — Par un télégramme dans les termes les plus conciliants M. Lloyd George invite MM. de Valera, président de la République irlandaise, ainsi que sir James Craig, premier ministre de l'Irlande, à participer à Londres à une conférence ayant pour but d'examiner à fond toutes les solutions possibles du conflit.

La Catastrophe de Beaucourt

DIX-NEUF cadavres ont été identifiés. — SIX sont encore inconnus. — TROIS habitants de Lille et DEUX de Bruay (P.-I. C.) figurent parmi les morts.

LA CAUSE DE L'ACCIDENT RESTE INEXPLIQUÉE

(DE NOS ENVOYÉS SPÉCIAUX)

Albert, 26 juin. — Dans le décor sinistre des dévastations immenses causées par la guerre, j'ai revu hier le théâtre poignant de l'horrible catastrophe de chemin de fer survenue samedi après-midi, entre Arras et Albert, sur le territoire désertique de la petite commune de Beaucourt-Hamel, anéantie par les obus.

Dans le train qui m'emmenait vers ce village en ruines, au nom d'évocatéur des grandes et fusions de sang, toutes les conversations roulaient sur l'effroyable drame de la veille.

A en juger par l'encombrement des wagons, où règne une chaleur accablante, la tragédie de Beaucourt, qui a causé par-tout, dès qu'elle fut connue, une intraduisible émotion, n'a pas ralenti le mouvement des voyageurs.

La nature de l'accident, dû à une cause purement matérielle, exempte de toute idée d'attentat, ne provoque pas d'alarmes et chacun envisage les risques éventuels du voyage avec une sereine philosophie, s'inspirant d'un fatalisme résigné. Il semble que la guerre, en accumulant les victimes des grandes tueries en masse, ait forgé une nouvelle mentalité faite d'insouciance souriante.

La petite gare de Beaucourt, aux briques scintillantes et gaies, et le terrain de l'épouvantable accident ont été le but, hier, d'un émouvant pèlerinage.

Toute la journée et jusque tard dans la soirée, des groupes de voyageurs arrivèrent de toutes les directions, les uns à pied ou en bicyclette, les autres en voitures, en camions-automobiles, les plus riches, en limousine. Beaucourt était certainement poussé par la curiosité, mais de cruelles angoisses étreignaient aussi bien des cœurs.

Des familles étaient venues de très loin dans l'horrible appréhension de reconnaître l'un des leurs parmi les cadavres non encore identifiés étendus sur les dalles de la petite gare qu'ils savaient, par la lecture des journaux, momentanément transformé en morgue.

Des trains venant de Paris ou de la direction de Lille, avaient déversé à Beaucourt des flots de voyageurs au visage anxieux.

Nous voyons descendre d'une auto deux hommes couverts de la poussière d'une longue route.

« Notre frère, nous disent-ils, M. Henri Coussement, de Tourcoing, s'était marié hier matin, samedi, dans cette ville. A 13 heures 03, les jeunes époux avaient pris, à Tourcoing, l'express 328 pour faire leur voyage de noces à Paris. Depuis, nous n'avons reçu d'eux aucune nouvelle, mais nous avons lu dans les journaux, sur la liste des victimes non reconnues, un signalement correspondant exactement à ce que nous nous souvenons de l'avoir vu dans nos inquiétudes. Si notre frère et sa jeune femme étaient vivants, ils nous auraient déjà rassurés. Nous avons peur d'aller à la gare ! »

Is ignoraient que depuis le matin la gare était fermée, les vingt-cinq cadavres qu'elle contenait la veille ayant été transportés dans la nuit à l'hôpital d'Amiens.

Les morts de Beaucourt

Liste des victimes identifiées

A deux heures du matin, seize personnes furent dans la catastrophe, avaient été identifiés à la gare, grâce à des livres militaires, des lettres ou des papiers trouvés dans leurs vêtements.

Neuf morts n'étaient pas encore reconnus lorsque le funèbre convoi contenant les vingt-cinq cadavres fut dirigé, au petit jour, sur Amiens.

Voici la liste exacte des victimes identifiées à Beaucourt :

Mme NOURY, d'Argenteuil, tuée avec ses deux enfants, l'un âgé d'un an et l'autre de trois ans.

M. Kléber LANDOUZY, 30 ans, ouvrier de Wagnepies, demeurant à Paris.

M. Louis CHARPENTIER, 21 ans, soldat au 3e génie, originaire de Montainville.

Mlle CHATELAIN, 13 ans.

Mme veuve CHATELAIN-MERCIER, sa tante, 76 ans.

Mme Elisa CHATELAIN, 32 ans, demeurant tous trois à Paris.

M. René BERNARD, 21 ans, soldat à Argenton.

M. Hermann LOCKER, de LILLE, dont la femme a été blessée.

Mme DUMONT, née Glineur, sans adresse.

M. PERET de BRUAY (Pas-de-Calais).

Dieu d'Amiens, ont été identifiées dans la journée de dimanche.

Ce sont : M. Maurice MALLART, de LILLE. Mlle Suzanne LEVRIER, d'Amiens. M. Jean BURLIOT, demeurant à Saint-Germain-Laye.

Dix-neuf cadavres ont donc été, quant à présent, identifiés.

Six n'ont pas encore été reconnus.

Les épaves

A l'aide d'une puissante grue amenée de Longueau, les trois wagons tombés du talus dans les marécages de l'Ancre ont été relevés au cours de la nuit.

Les débris du wagon complètement renversé d'ou furent retirés tous les morts, ont été chargés sur une plateforme. Le fourgon à bagages et le wagon qui précédait la voiture pulvérisée ont été remis sur rails et attendent d'être dirigés sur Longueau, avec le wagon sorti de la voie, mais resté heureusement sur le ballast.

La circulation sur la ligne Paris-Lille-Tourcoing a été normalement rétablie hier matin, dimanche, à 3 heures.

Les trains ralentissent à l'endroit où s'est produit l'accident.

Dans l'herbe rouge

Un sévère service d'ordre avait été organisé aux abords du sinistre ravin où furent précipités les trois wagons.

Les simples curieux étaient tenus à distance, mais ils étaient permis aux visiteurs éplorés à la recherche d'un indice susceptible de les fixer sur le sort d'un être cher.

Après l'enlèvement des wagons, de larges flaques de sang plaquaient les roseaux et l'herbe des bords de l'Ancre.

Des malles, des bicyclettes, des valises, des paniers d'osier, qui se trouvaient dans le fourgon de queue sont entassés pêle-mêle près du pont de pierres construit au-dessus de la petite rivière, serpentent sans ordre clair dans le silence des ruines et des dévastations.

Le sol est jonché de chapeaux défoncés, de débris de vêtements ensanglantés.

Des regards anxieux fouillent ces lamentables vestiges du drame effroyable et des sanglots éclatent quand un père, un mari, un frère, reconnaît ou croit reconnaître un lambeau de vêtement ou un débris quelconque se rattachant à un affecté.

Près de nous, un homme à cheveux blancs se précipite et se penche sur un panier contenant encore quelques provisions. Il se redresse brusquement en poussant un cri déchirant et s'éloigne l'air hagard, le visage brisé par la douleur. Plus loin, une femme d'un trentaine d'années, pâle et silencieuse, ramasse un gant et lentement, l'examine, laissant impénétrables les sentiments qui l'animent.

Et sans cesse, de nouveaux visiteurs arrivent et se pressent aux abords de la source du Vivier », que dominent de grands arbres hérischés, est de sa jeune Vers 18 heures, au retour de la manifestation patriotique d'Hébuterne, la foule devient plus dense.

Des camelots, venus de Paris, offrent à bon prix des souvenirs de Beaucourt.

L'aimable sous-préfet de Péronne, M. Edmond L'Honnin, est revenu hier à Beaucourt, où il a passé la majeure partie de la journée, pour s'assurer de la bonne exécution du service d'ordre.

L'actif chef de gare, M. Fretel, avait pris d'excelentes mesures, nullement vexatoires, mais opportunes pour écarter les importuns de la salle d'attente où avaient été déposés les cadavres. Le pavé du petit bâtiment disparaît presque complètement sous de larges taches de sang noir, solidifié par l'ardeur du soleil. Des molletières de soldats, des linges maculés de rouge, sont restés à côté de civiers.

Dans l'attente de la mort

Des témoins de la catastrophe racontent des scènes de poignante horreur.

Le personnel de la gare étant numériquement insuffisant, malgré ses efforts épuisés, des blessés sont restés plus d'une heure et demie sans recevoir de secours !

L'un d'eux, M. Roche, âgé de 20 ans, employé de la Compagnie du Nord, fut la cuisse droite déboîtée, par la violence du choc, sa jambe se replia sur son épaule, derrière sa tête Pendant plus d'une heure il resta dans cette effrayante position, les yeux exorbités.

Quand enfin il fut dégagé, il eut encore la force de dire au chef de gare : « Je sentais venir la mort ! Merci de m'avoir sauvé ».

Ce malheureux jeune homme est soigné à l'hôpital d'Amiens. Son état est alarmant.

« Jamais je n'oublierai le spectacle que j'ai eu sous les yeux ! nous déclare la garde-barrière j'ai vu un pauvre soldat la joue tranchée, une main écrasée ! Il était couvert de sang et ses lèvres balbutiaient : « Maman ! Maman ! »

La brave femme, en nous faisant ce récit, ne peut contenir ses larmes.

La catastrophe n'est pas encore expliquée

La double enquête, administrative et judiciaire continue et n'a pas encore donné de résultat.

« Comme hier, nous déclare le chef de gare, nous sommes encore à dire : cause inconnue ! »

D'après des déclarations faites à un de nos confrères parisiens, l'accident aurait été causé par une dilatation des rails pro-

duite par la sécheresse prolongée et les chaleurs torrides qui sévissent depuis plusieurs jours.

Cette hypothèse est fortement critiquée par deux hommes compétents.

Les enquêtes officielles, à moins que la cause exacte de la catastrophe reste pour toujours inconnue ou inavouée.

On avait annoncé la venue à Beaucourt de M. Le Trocquer. Or, hier à 6 heures du soir, personne n'avait encore vu le ministre des Travaux publics dans cette localité.

Faut-il dire qu'on s'en étonnait même ? La nouvelle était peut-être prématurée.

Deux blessés dans le coma

On signale, d'autre part, que deux blessés, soignés à l'hôpital d'Amiens SONT DANS LE COMA.

Les blessés qui avaient été dirigés samedi soir sur Arras, ont été répartis dans divers salles de l'hôpital Saint-Jean.

Dans la journée de dimanche, nous avons pu nous entretenir avec plusieurs de ces blessés, mais aucun d'eux n'a pu nous donner de renseignements.

Voici la liste complète des blessés hospitalisés à Arras :

VOISIN Fernand, maçon, né en 1902, à Wasquehal (Nord), domicilié rue du Triez, à Wasquehal. Son état est grave.

GARRE Louis, né en 1873, journaliste, à Couches (Nord), et y demeurant, rue du Calvaire, 89.

HELAERT Gustave, né en 1898, à Wetterien (Belgique), terrassier, domicilié à Hurloy (Somme).

JACQUET Aimé, né à Paris en 1896, café du Chemin de fer, 70, à Saint-Sauveur-Fiez-Arras. L'état de ce blessé est sérieux. Outre une fracture à l'avant-bras gauche et à l'épaulé gauche, il a une fracture du bassin.

GOREZ Léon, né en 1881, à Anzin, cordonnier, demeurant, 47, rue des Bécoullets, à Valenciennes.

MINEUR Paul, né en 1874, à Aulnoy-lez-Valenciennes, courtier d'assurances, domicilié 49, rue de la Chapelle, à Aulnoy, et son fils, MINEUR Emilie, 19 ans, employé, même adresse.

JACQUET Jean, né en 1898, à Guenard (Pas-de-Calais) et y demeurant, coron, groupe G, numéro 2.

LESPINASSE Henri, né en 1890 à Escoutpont, mécanicien, demeurant à Suresnes, rue Pasteur, 53.

ROCHE André, né en 1903, à Dampierre (Oise), dessinateur à la Compagnie du Nord demeurant avenue de Clairvaux, 21, à Maigny-les-Compiègne (Oise). Il porte des blessures assez sérieuses à la tête.

LEYS Georges, né en 1901, à Wetteren, (Flandre occidentale), terrassier, et y demeurant.

DE MOOR Camille, né en 1901, à Wetteren, terrassier, et y demeurant, rue Bochopté.

DE MOOR Jules, né en 1900, même profession et domicile que le précédent.

LANNOU Raymond, né en 1900 à Escoutpont et y demeurant, rue Magnel, 19, soldat à l'école de Joinville-le-Pont. Il porte une fracture à l'épaulé droite et des blessures à la tête.

Mme DHONT, née Martin, née en 1894, dans l'Oise, domiciliée à Wassenaere, 47, Chaussée de Bruges (Belgique).

Son fils, ANGE DHONT, né en 1916.

M. GUIMONIE, né en 1883, en Charente-Inférieure, voyageur de commerce, domicilié, 27, rue de la Redoute, à Roubaix.

LESECC Germaine, né en 1893, à Roost-Warendin, couturière, 7, rue du Petit-Pont, à Douai. Excortation, nombreuses.

L'Anniversaire d'Hébuterne

Pose de la première pierre du monument aux morts

Si l'est un nom qui s'inscrit en lettres de sang dans les lugubres annales de la grande guerre, c'est bien celui d'Hébuterne.

Si l'est un pays qui porte toujours la marque maudite de la grande catastrophe mondiale qui pendant quatre années se déchîna sur le monde, c'est bien aussi celui d'Hébuterne.

Partout, ce ne sont que terres retournées, que durés arides, qu'herbes desséchées, que débris crayeux et déshiqués, encore semblables à l'endroit où s'est resté un pays de mort dont toute vie paraît bannie pour longtemps encore.

La sous les terres éboulaées, retournées en un chaos indescriptible, dorment encore leur dreuil soumiel, des quantités de braves enfants au cours de la sinistre nuit qui coula tant de vies humaines à nos glorieux régiments du 243e et 237e d'infanterie.

D'autres corps ont été recueillis, enterrés plus docilement, de nos héros qui se reposent paisiblement dans les nombreux petits cimetières dont les modestes tombes parsement cette riste région.

En haut de la colline qui commande la position d'Hébuterne, laquelle donna son nom à ce combat meurtrier, qui s'est imposé d'ériger un monument à la mémoire des héros du 243e et 237e régiments d'infanterie.

Le sculpteur Lillois G. Caby qui présente le modèle le plus apte à commémorer ce souvenir. Le monument sera une sorte de pyramide tronquée d'allure grandiose. Devant, un soldat un « poilu » de la grande guerre, rigide, raidé au port d'arme impeccable et solennel présente les armes à ses camarades dont les 316 tombes jonchent le petit cimetière de terre-Hébuterne.

La première pierre de ce monument fut posée hier, en présence du général de division Dauvé, de M. Lyautey, président du Comité de sauvegarde de la ville de Lille, vice-président du Comité du Souvenir, du 237e et de divers autres personnalités.

Un nombreux parents et amis avaient fleuris les tombes de nos héros et beaucoup de cette cérémonie. Très nombreux, étaient les anciens du 243e et les parents des défunts qui avaient quitté la ville de Lille, à accomplir en cette circonstance, ce vœu pieux.

Ce fut M. Lyautey qui souhaita la bienvenue au général Dauvé.

Divers discours patriotiques furent prononcés par MM. Dupin, vice-président du Comité, Lebacqz et le général Dauvé, qui fit ressortir la beauté du sacrifice consenti par les héros soldats qui trouvaient ici une mort glorieuse. Leur sacrifice a servi à retenir les Boches loin du front russe.

L'après-midi fut consacré à la visite des cimetières de la région. Nous avons dit combien ils sont nombreux. En vérité, mille régions plus que celle-là, ne semble encore retenir davantage, et par ses terres dévastées, par les nombreux tombes qui se trouvent à Hébuterne, la poignante de l'horrible époque que nous avons vécue en ces années douloureuses.

Désespéré à seize ans UN JEUNE HOMME DE TRITH S'EST LOGÉ UNE BALLE DE FUSIL DANS LA TÊTE

Un drame sanglant qui a provoqué une vive émotion dans le quartier d'Armentières, s'est produit samedi soir, vers six heures.

Sa journée terminée, le jeune Godry, 16 ans et demi, occupé aux Ateliers de Construction du Nord et de l'Est, regagnait vers cinq heures quinze, l'Hôtel des Ouvriers.

Il se fit sa toilette, et à six heures, après s'être entretenu pendant quelques instants avec son père, il retourna dans sa chambre.

Trouvant son absence un peu longue, M. Godry père appela son fils. N'obtenant aucune réponse, il entra dans sa chambre. Un horrible spectacle se présenta à ses yeux. A l'aide d'un fusil allemand, le jeune homme s'était tiré une balle dans la tête. La cervelle avait jailli sur le plancher. M. Godry essaya vainement de prodiguer des soins à son fils. Tout fut inutile. La mort avait déjà fait son œuvre.

Les causes de ce suicide.

La gendarmerie de Valenciennes s'est rendue sur les lieux pour procéder à une enquête.

Les Grecs veulent continuer la guerre

ILS DISENT VOULOIR IMPOSER LES DÉCISIONS DES ALLIÉS

Athènes, 26 juin. — Le texte de la réponse du gouvernement hellène dit que le 24e d'armée des Alliés du 21 juin a été remis aux représentants des puissances.

Le gouvernement grec répond qu'il est très reconnaissant de l'offre amicale qui lui a été faite, mais que la situation est telle que seuls, les intérêts militaires peuvent dicter sa conduite.

Les Grecs se trouvent, en Asie Mineure, par devoir et pour imposer les décisions communes des Alliés, auxquelles les Turcs essaient de se soustraire. Tout ajournement compromettrait la situation au préjudice de la Grèce et encouragerait la résistance de l'adversaire.

Le gouvernement grec sera toujours prêt à écouter ses grands Alliés et n'importe quelle phase des opérations et il espère qu'ils obtiendront des Turcs des propositions complètes en vue de la réalisation des droits découlant du traité et en raison des sacrifices subis par la Grèce.

CRIME DE JALOUX

UN DIPLOMATE A REVOLVERISER SON RIVAL SOUPÇONNÉ

M. Henri Marmarian, âgé de 32 ans, conseiller de chambellier, à la légation de France à Zagreb, en Yougoslavie, étant de passage à Paris, s'est présenté hier matin, 3, rue de Valenciennes, à l'hôtel où était descendu depuis quelques jours un Arménien, M. Jean Djannard-Mejeritch.

Il se fit conduire à son appartement, où, dès son entrée, une vive discussion éclata. Soudain, cinq détonations retentirent : le diplomate venait de tirer sur l'Arménien et de le blesser grièvement.

La fortune d'un enfant trouvé

LE BÈRE RECUEILLI PAR UN MINEUR DE VIEUX-CONDÉ PORTAIT 45.000 FRANCS DANS SES POCHESES

En se rendant à leur travail, deux mineurs trouvaient, l'autre jour, dans un fossé, un enfant nouveau-né qui gémissait, enveloppé dans des langes.

Les deux ouvriers, redoutant un reproche de sa femme, n'osaient emporter le précieux bébé, son camarade qui, lui, a déjà quatre enfants, déclara se charger du petit et l'emporta chez lui.

La, quelle ne fut pas la stupeur de sa femme quand elle découvrit dans le lit de l'enfant, une somme de 45.000 francs et une lettre demandant que son veuille bien élever le petit et lui donner le prénom de Victor.